

ère, elle mentirait donc au bon Dieu ou se condamnerait elle-même. Mais quoi ?... Pardonner à sa belle-mère ?... Après les phrases méchantes, les allusions perfides qu'elles s'étaient adressées hier soir ?... Oeja, jamais !... Pourtant ? Pourtant, rien ; elle en avait trop fait aussi, cette mauvaise femme ! ...Si on pardonnait toujours, il n'y aurait plus moyen d'avoir la paix !...

—Eh bien, Maman, tu ne me fais donc pas finir ma prière ?

Très brusquement, d'un ton qui la surprit elle-même, elle répondit :

—Lais-e-moi tranquille ! je n'ai pas le temps maintenant.....

—Allons, encore une journée qui commence bien !” se dit la jeune femme. Puis, pour donner un nouveau cours à ses pensées, elle s'occupa activement du ménage.

Mais elle avait beau se presser, se dépêcher, se bousculer, ses réflexions allaient plus vite encore. Toujours la phrase de l'enfant revenait à sa mémoire : “Alors le Bon Dieu ne nous pardonnera jamais !” De guerre lasse, elle conclut pour se donner du temps : “C'est bon, je prierai mon mari d'aller la trouver et de lui dire que j'ai un peu dépassé la mesure, mais aussi...”

Et le balai frottait ! —Et le plumeau furetait dans les coins.

Et toujours elle pensait : *Pardonnez-nous comme nous pardonnons...*

Alors, elle s'assit sur une chaise, mit sa tête dans ses mains et réfléchit.

Après tout, la brouille n'était pas si grave que cela ! Une simple discussion sur une petite dépense de ménage ; une bêtise, quoi !... Et puis, de phrase en phrase, la discussion avait dégénéré en querelle, les conseils en reproches, les mots cruels avaient suivi. Et voilà ! Peu de chose, en somme, mais ce peu suffisait pour que deux cœurs qui s'aimaient jusqu'alors fussent désormais fermés l'un à l'autre, pour que la douce bienveillance qui les unissait se changeât en hostilité soupçonneuse.

Pardonnez nous nos offenses, comme nous pardonnons... Si l'on pouvait effacer le passé, oublier cette mauvaise querelle,—si ce n'est comme autrefois,—du moins avec des relations convenables !... Une démarche insignifiante suffirait ; on guetterait le moment où grand'mère serait sur sa porte, on passerait comme par hasard juste à ce moment, et sans faire d'excuses, on dirait simplement qu'on regrette de s'être laissé emporter par la colère.

Mais, tout bas, au fond de sa conscience, la jeune femme entendait une voix qui lui disait : “Est-ce

pardonner, cela ? Te suffirait-il que le Bon Dieu te pardonnât ainsi ?... Pardonner n'est pas seulement oublier, c'est aimer comme auparavant. Certes, que de fois et combien plus gravement, nous avons offensé Dieu si bon, si indulgent, si patient, si généreux, et cependant il suffisait que l'Enfant Prodigue revint se jeter dans ses bras en criant : “*Pardon, Père !*” pour qu'aussitôt Il lui rendit tout son amour.”

Et la voix continuait : “Ce n'est pas demain, pas ce soir, ni même cet après midi qu'il faut pardonner, c'est tout de suite. L'Evangile ne dit-il pas : “Si donc, lorsque vous présenterez votre don à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre don devant l'autel, et allez vous réconcilier auparavant avec votre frère, et puis vous reviendrez offrir votre don.”

Un long instant suivit, pendant lequel son amour-propre lutta contre la voix du bon ange.

Puis, soudain, elle se leva et sans même prendre son chapeau, ouvrit la porte de la rue et sortit.

Grand'mère était dans sa cuisine. Justement, ce jour-là, le feu “ne voulait pas prendre.” Depuis une heure, elle luttait contre la fumée, changeait le petit bois, soufflait tout doucement avec la bouche pour attiser la flamme sans faire voler les cendres, rien n'y faisait.

On frappa à la porte.

—“Entrez !” cria-t-elle sans se déranger.

Sa belle-fille ouvrit. Elle avait les yeux pleins de larmes et disait : “Maman, pardonnez-moi ! Aimons-nous comme autrefois !”

Grand'mère eut un instant de révolte. Ses yeux brillèrent d'un mauvais éclat.

Et comme la jeune femme restait toujours sur le seuil de la porte, sans oser entrer, répétant tout doucement : “—Pardon, Maman !” sa colère disparut soudain ; elle ouvrit les bras et dit simplement : “—Mon enfant !...”

Midi sonne. Papa rentre de l'atelier.

—“Tiens, pour qui cette nappe ? fait-il, très surpris. Tu as invité quelqu'un ?

—Oui, répond sa femme, nous sommes quatre aujourd'hui.

—Ah ! qui donc ?

A ce moment, grand'mère ouvre la porte. Elle sourit.

Papa, très inquiet, jette à sa femme un regard suppliant, mais celle-ci d'un ton joyeux :

—“Entrez ! entrez, Maman ! on vous attend !”

Et, tandis que grand'mère ôte son châle,—son beau châle des grandes fêtes qu'elle a mis pour la

circon
la jeu
ferme
les sie

“
Ava
fant, r
comme

Le p
“—
“—
seux”

PAU

QU

quanti
quand
due d'
qu'ile,
être la
le long

En c
ment
nage, r
plages
presqu
des far
souven
et qui
les a a

couren
loux e
crevet
rée a l
gnent
comme
la pêch
barque
jettent
sieurs
f mme